

RÉPONSES

MES INTERVENTIONS

Yvonne CHENOUF

Vous prendrez bien un verre ?

Jamais je n'oublierai la première fois.

C'était à Nancy... ou peut-être à Lille.

Jamais décision d'entrée ne s'était aussi vite transformée en envie de sortir.

La peur, comme à son habitude, marquait ce moment d'exception.

Inutile de chercher un refuge à l'extérieur quand le mal est l'intérieur. Les seuls bras environnants étaient tous reliés à un IDEN, un CPAIDEN, un directeur de CRDP ou d'École Normale. Des humains, certes, mais des organisateurs d'abord ! Comment s'étonner qu'ils vous abandonnent vers cet objet ailleurs insolite, ici terrifiant : le verre d'eau.

Irrationnelle panique qui vous ferait oublier le cadre pompier, les 200 à 300 personnes que votre venue a dérangés, les micros, la caméra pour vous noyer dans un simple verre d'eau : l'accessoire de service pour conférencier débutant.

Toute première fois

C'est, quand ils s'assoient tous, réduisant le brouhaha amical en silence impersonnel et qu'ils attendent, les stylos dressés sur les pages blanches, que vous aimeriez posséder la sincérité émouvante de Woody ALLEN, la naïveté astucieuse de Raymond DEVOS ou le charme égratigné de Guy BEDOS. Le trac siérait davantage à ces artistes qui savent vous arracher le rire pour mieux semer l'indignation.

Enfin, votre voisin cesse de se féliciter de vous avoir mise dans cette situation et vous donne la parole. Vous n'en voulez guère, vous préféreriez rentrer chez vous. Vous savez pourtant, depuis votre premier abandon, que votre vie accumule ces froides solitudes que seul le courage apaise. Alors, les mots, ces amis qui servent à tout affronter, se forment, se lèvent et s'articulent.

Avec eux, vous allez tenter de faire éclater ce groupe faussement monolithique pour révéler d'autres expériences comparables à la vôtre. Des rencontres peuvent alors avoir lieu ! Au début, alors que vous n'avez encore rien fait, vous commencez par vous excuser. Vous dites que vous ne savez pas grand chose, que vous êtes nouvelle et la foule, qui aime la faiblesse de celui qui s'expose, déploie son indulgence. À vous voir ainsi agrippée à votre pratique encore toute chaude, ils vous acquittent et se gracie du même coup.

La première fois, l'amour de soi rend aveugle et la peur donne des ailes. Pas étonnant que vous n'ayez pas vu ceux qui voulaient vous les couper. On se rappelle rarement ce qui rend les premières fois inoubliables.

Cent fois, sur le métier...

La deuxième fois, quelle idée d'être sortie sans la trouille ! Ils sont féroces, ceux qui profitent de la chair fraîche du jeune crabe en transhumance ! À la hâte, vous vous fabriquez une nouvelle carapace et que ceux qui vous reprochent vos arguments d'alors vous expliquent dans quelle position ils se mettent eux pour réfléchir quand on leur picore le ventre jusqu'au sang. Vous, c'est dans le repli !

Toutes les autres fois, vous vous entraînez à tout exposer sans vous exposer. On ne vantera jamais assez le service d'un bon mot qui vous rend sympathique, l'opportunité d'une répartie à l'apparition d'une perfidie, le soulagement procuré par une opposition connue d'avance et la bienfaitante montée d'exemples pour qui demande une précision.

On ne dira jamais la vertu d'un visage bienveillant et la nécessité des interventions contradictoires quand elles sont généreuses. Vous regretterez chaque fois d'avoir cédé à la polémique accusant votre faiblesse ou votre impatience tout en sachant que la mauvaise foi de certaines questions est souvent à l'origine de ces dérapages nuisibles au débat.

Sans cesse, vous intégrerez les résultats des nouvelles recherches, les éléments sociaux ou politiques récents et tiendrez compte de votre évolution personnelle. Vos prises de paroles s'actualiseront, se préciseront dans la recherche d'instantanés uniques où la création devient commune.

Aurez-vous atteint pour autant la tranquillité ? L'organisation de votre intérieur n'ayant aucune influence sur l'extérieur, vous devrez aussi tenir compte de l'évolution de votre public qui n'empruntera pas toujours les chemins espérés.

Moi pour nous et nous pour moi

Aujourd'hui, notre pays qui prétend se libéraliser fissure la collectivité et l'écaillé en individus qui s'échangent rancœurs corporatistes, n'entretiennent que des conflits psychologiques ou politiques, ne se reconnaissant qu'un droit commun : celui d'exclure l'inconnu.

Qui a dit que l'individualité était forcément associative ? Pas nous répond l'AFL. Et tandis qu'on les nomme ironiquement "grandes messes", démocratiquement "débats", dignement "prestations" ou pompeusement "conférences", je donnerai à nos participations publiques le nom d'interventions avec la définition suivante : "part volontairement prise dans une action afin d'en modifier le cours".

Débattre, oui !

Se battre, non !

Nous ne pouvons prendre les fausses questions, les naïvetés feintes, les citations tronquées ou les abus d'interprétations pour des volontés d'éclaircissement; alors comment les comprendre ? Comme l'expression d'une attitude conservatrice ou comme un instinct de destruction ?

Nous résisterons à l'une et à l'autre de ces positions et si nous avons choisi de vous en présenter quelques-unes, ce n'est ni pour déclencher une revanche partisane ni pour alimenter une solidarité sectaire. C'est, peut-être, pour se demander ensemble comment faire face à ces poussées d'hostilité dont l'origine est parfois surprenante ?

CETTE LISTE N'EST PAS EXHAUSTIVE...

L'AFL d'abord

Quel intérêt a ce professeur d'École normale de me faire venir dans son cours, de me demander l'autorisation de m'enregistrer pour déclarer ensuite à ses élèves : *"On a bien fait de garder une cassette, on pourra faire la preuve du terrorisme de cette femme et de l'AFL !"*

Pourquoi perdre trois heures avec des terroristes, pourquoi risquer qu'ils influencent des gens en formation ? Qu'espéré ce professeur d'École normale de cette complicité avec ses élèves ? Qu'ils nous méprisent ? Drôle d'attitude pour un formateur ! Pourquoi ne profite-t-il pas de ma présence pour engager un réel débat, propre à aider les participants à se situer ? Qui sont les vrais terroristes ? Un professeur de psychopédagogie fait-il honneur aux deux matières dont il a la charge en présentant l'AFL de cette manière ?

L'AFL toujours !

Une réunion de 350 personnes : c'est dire le péril d'un débat !

Pourquoi ce professeur d'École normale choisit-il de prendre la parole pour déclarer : *"Ce que programme l'AFL, c'est la disparition de l'école et de la culture. (...) L'AFL dit qu'il est mauvais de partir du projet éducatif des adultes... Quel projet éducatif peuvent avoir les enfants ?"* Personne à l'AFL ne tient ni n'a tenu de tels propos. Pourquoi le prétendre ? Nous refusons de croire que c'est pour les applaudissements qui encouragent toujours ce genre d'envolées. Alors ?

Pourquoi ce même professeur persiste-t-il en déclarant : *"Moi, j'ai appris à lire à l'école selon les méthodes traditionnelles... Je ne veux pas paraître présomptueux, mais il me semble que je sais lire."* Son cas peut-il faire taire toutes les statistiques ? On admet cet argument dans la bouche d'un parent ou d'un auditeur venu pour s'informer, mais pas dans celle de quelqu'un payé pour connaître et analyser les résultats de notre système éducatif. Faut-il accorder de l'importance à ces déclarations ? Faut-il éviter la provocation et préserver le débat avec le reste de la salle ? Profitant de notre incertitude, l'autre enchaîne : *"Citez-moi le cas d'une personne qui ait appris à lire sans l'école. Je n'en connais pas."* Dans la salle, quelqu'un crie : *"Sartre !"* Vous pensez détendre l'atmosphère en ajoutant : *"On voit bien ce que ça a donné !"* Erreur !

Votre adversaire (car peut-on l'appeler autrement) écume et prend la salle à témoin pour dire : *"À l'AFL, ils appellent la polémique comme le paratonnerre appelle la foudre."* Heureusement, Monsieur, qu'on a créé des paratonnerres pour se protéger des effets de certaines foudres. D'accord ! La perfidie n'amène à rien mais avouez que, parfois, ça fait du bien.

Déchiffrer ou ne pas déchiffrer ?

Certains nous accusent d'avoir fait de ce débat un principe, presque un tabou. Qu'on y consacre un article dans ce numéro calmera-t-il ceux qui saisissent n'importe quelle occasion pour en faire l'unique sujet de conversation ? Vous acceptez d'intervenir un soir dans la BCD d'une école : poignée de parents, mais grand intérêt pour les livres de leurs enfants. On vous a fait promettre de ne pas parler de l'apprentissage, vous signalant la présence dans la salle de deux rédactrices de **"Pratiques"**, venues pour vous contredire. La première surprise passée (vous orientiez la revue **"Pratiques"** dans le même sens que les "Actes de Lecture"), vous essayez d'établir un débat dans la confiance, tout en vous méfiant de ne pas tomber dans le piège.

Vous commettez l'erreur en conseillant à un parent d'encourager son enfant à lire silencieusement*.
La science se déchaîne!

Vous ignorant totalement, elle vous tourne le dos et, oubliant de se présenter, entreprend la conquête de la salle par cette phrase : "*Je crois qu'il faudrait introduire un peu de sérieux dans le débat.*" Elle s'y emploie : ton docte, rythme de parole lent et condescendant, référence à des chercheurs dont la seule crédibilité reposera sur le fait qu'ils sont américains, vocabulaire hermétique soigneusement illustré par des exemples bien de chez nous ! Respectant votre contrat et ne voulant pas entrer dans son projet, vous vous assurez qu'elle a tout dit et vous continuez.

À quoi servent de telles embuscades ? Qu'ont pu retirer les parents de cette situation ? Pourquoi les enseignants de cette école se mettent-ils alors à douter de vos théories, eux qui vous avaient choisie pour animer leur travail de BCD ? Pourquoi l'autre rédactrice de "Pratiques" vient-elle après le débat vous reprocher "le coup médiatique" de FOUCAMBERT et les imperfections d'ELMO 0 et d'ELMO ? Faut-il avoir honte de passer à la télé et ne peut-on concevoir l'audience d'un allié comme un succès collectif ?

Nos actions n'auront aucun intérêt si l'opinion publique n'est pas alertée, informée, responsabilisée ? Doit-on refuser un passage aux "**Dossiers de l'Écran**" au profit d'un militantisme confidentiel ?

Nos logiciens sont imparfaits ? La vie, les hommes, l'école, la langue française le sont. Faut-il tout détruire et nous détruire ? Si course à l'audience il y a, nous n'entendons pas nous lancer dans un sprint personnel, mais dans un relai où, avouez qu'il serait surprenant et peu sportif de se lancer les témoins à la figure !

Petits lecteurs, mais grande peur !

Lecture et petite enfance ! Voilà un domaine où on se croyait tranquille. Loin de l'école, de ses craintes, de ses méthodes, de ses préjugés, tout près des sources de l'apprentissage, on allait pouvoir, enfin, assurer des conditions favorables au démarrage de la lecture. Erreur ! C'est l'âge où le livre - objet de sensations - accepte mal qu'on le compare à d'autres écrits et qu'on l'utilise pour la lecture d'abord.

Exemple, ces deux interventions. La première vient d'une directrice de crèche, la deuxième d'un inspecteur professeur d'École normale :

1. C'est l'anarchie...

"Les petits enfants ont des acquisitions différentes qui doivent être prises dans l'ordre. Il ne faut pas que ce soit anarchique... À travers ce que nous appelons la lecture, il y a l'apprentissage du langage qui normalement est avant. Aux nourrissons, nous proposons de la matière, de la couleur, mais sûrement pas de regarder des caractères. Les tout-petits ont surtout la vision des choses et c'est à travers l'image qu'ils vont développer leur langage. Notre rôle, c'est de leur apprendre à aimer la manipulation des livres, des matières (carton, plastique...).

Si vous mettez cinquante personnages sur une même page, un enfant de dix-huit mois va être incapable de dire quelque chose par rapport à ce livre..."

* Vous vous servez pour cela de l'article de R.aymond MILLOT, paru dans le n°7 des "Actes de Lecture".

2. Dieu merci !

"Un enfant de deux ans vient de sortir de ce qu'on appelle - sur le plan de la psychologie cognitive - la permanence de l'objet ; il est en train de catégoriser le monde et, Dieu merci, il y a des livres simplifiés qui lui permettent de reconnaître que, sur la page 3, le petit ours qui est avec sa maman et, sur la page 4, le petit ours qui se lave c'est le même petit ours. Dieu merci, il y a des dessins simplifiés. Pour le texte, c'est pareil évidemment !"

Qu'on nous explique alors comment ont fait les bébés pour distinguer les gens, les animaux, les choses, les mots en dehors des livres ? A-t-on isolé à leur place les éléments en supprimant la complexité ou est-on parti de cette complexité pour les aider à "catégoriser le monde" ? A-t-on escamoté la réalité (les nuages dans le ciel pour mieux voir le soleil, les barrières dans le pré pour mieux distinguer les vaches ?). Non.

On a tantôt répondu à des interrogations, tantôt provoqué des observations et le monde a ainsi pris l'habitude de se découvrir sous les questions. Pourquoi freiner ce processus ? Même s'il existe des livres "contrôle" qui aident l'enfant à retrouver des classements auxquels il s'était déjà livré, ceux-là ne doivent pas constituer la majorité de la production. Il faut que les bébés puissent avoir avec les livres les mêmes rapports qu'avec le reste de leur environnement : actifs et personnalisés. Qu'on ne décide alors pas de leur cacher le texte ! Quel que soit l'intérêt qu'ils y portent, il est préférable à l'idée qu'ils pourraient se faire de notre désintérêt.

Sinistrose ou overdose !

Cette année, l'équipe nationale a rencontré plus de 20 000 personnes dans les diverses manifestations où elle a été conviée. Il y a des soirs de débats où, loin de s'échanger, les idées se terrent en menaces. On s'en revient la conscience malheureuse, ses propositions dépecées, malmenées, partiellement rejetées.

On cherche alors ce qu'on n'a pas su dire pour qu'elles soient juste étudiées. Inutile : le tort était peut-être d'avoir eu des idées.

Quelle époque ! Négative et de guerre lasse, elle s'affole et se dérègle, victime des coups qui la terrassent et des menaces qui l'espèrent : le chômage qui ne recule pas, le racisme qui ne diminue pas, les risques de voir la planète s'annuler qui ne disparaissent pas.

Comme les faits, les perspectives s'exposent en négatif et ne révèlent que des solutions de rechange, sortes de positions de repli conçues dans des alertes magnifiques dignes des plus beaux chants littéraires.

Mais la vie n'est pas un roman et la foule, morte de trouille, se rue alors dans la débrouille et s'accorde quelques instants de répit qu'elle nomme compromis, concessions, petits riens qui faussent tout et pis-aller qui ne mènent nulle part. On se saoule de vérités éphémères et d'espoirs sans lendemains. L'espoir qui, comme toujours n'aide qu'à survivre.

C'est là que barbotent les petits gagners et pataugent les "sauve-qui-peut". Le monde se vautre dans les victoires courtes, les fêtes avortées et le plaisir minimum garanti. La seule action possible est celle qui se monnaie. On respire mal quand l'air suffoque d'autant de soupirs.

C'est le moment qu'il choisit pour déclarer le temps au beau fixe ; il accepte tout et signe l'époque de son nom : pessimisme. Gare à vous les enfants ! Dans ces moments sans boussole, vous demeurez le seul Nord de tous ces aventuriers de la conscience perdue.

Vous ne serez pas épargnés et votre enfance prématurément mise en retraite n'a guère plus d'avenir que cette société qui se saborde en vous rendant particuliers.

Alors, du haut des tribunes pédagogiques, montent des cris forts de peur : haro sur l'invention ! On se serre entre pairs, on s'isole ; chacun pousse dans la nuit noire son hurlement de loup solitaire.

Le pessimisme, c'est bien connu, a la voix haute mais la vue basse. La marche d'escalier cache le palier supérieur. Rendez-vous au sous-sol, escalier F, comme Ferry.

Car à mourir pour mourir, on préfère progressivement. Et pour la vie, on s'habitue, c'est tout.

Yvonne CHENOUF